

Annick Demouzon

À l'ombre des grands bois

*Préface
d'Abdelkader Djemaï*

Prix Prométhée de la nouvelle



éditions du
ROCHER

À L'OMBRE DES GRANDS BOIS

ANNICK DEMOUZON

À L'OMBRE
DES GRANDS BOIS

Préface d'Abdelkader Djemaï

Prix Prométhée de la nouvelle

Pour tout renseignement concernant l'Atelier Imaginaire ou toute demande de règlement relative au concours Prométhée de la nouvelle ou au concours de poésie Max-Pol Fouchet, on peut s'adresser directement à :

L'Atelier Imaginaire
B.P. 2
65290 Juillan (France)
atelier.imaginaire@wanadoo.fr
<http://www.atelier-imaginaire.com>

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN : 978-2-268-07220-3

ISBN pdf : 978-2-268-00450-1

PRÉFACE

Si la photo est bonne

On le sait : qu'elle soit artificielle ou naturelle, il n'y a pas de photo sans lumière. Celle qui baigne les textes d'Annick Demouzon est à la fois douce et âpre, toujours pudique et jamais voyeuse. On sait également que lorsque la littérature s'empare du thème de la photographie, on peut flirter avec le mimétisme, le cérébral et tomber – excusez-moi pour cette facilité – dans le cliché. Un piège auquel échappe l'auteur de ce beau recueil, une nouvelliste qui aime la marche à pied, la peinture, les histoires pour enfants, le cinéma et, bien sûr, les livres et les écrivains.

Annick Demouzon, qui exerce dans la vie le métier d'orthophoniste, qualifie le petit appareil numérique, qui l'accompagne dans ses déambulations, de troisième œil. Il lui sert, dit-elle, à voir, à sentir autrement. Comme l'une de ses héroïnes, elle tente d'attraper dans sa « boîte » la beauté du monde pour se l'approprier, la faire sienne. Elle sait aussi que derrière chaque photo, chaque image il y a, nous dit-elle, un mystère qui se glisse entre les interstices du temps, entre l'instant éphémère et le souvenir que l'on voudrait éternel.

Les quatorze nouvelles d'Annick Demouzon mettent en scène des vies, celles de gens qu'elle tente, avec ses mots et ses images, de saisir, de capturer, de fixer sur le papier ordinaire ou glacé, sur la page quadrillée ou blanche. Entourés d'objets, de meubles, de fantômes, de silences, de peupliers ou de saules, ils sont là présents, seuls ou ensemble, souriants, tristes, sereins, désespérés ou un peu renfrognés. On ne peut s'empêcher de s'interroger sur les liens, solides ou fragiles, qui les unissent, sur le lieu, neutre ou marqué, dans lequel ils sont assis, debout ou couchés. Qui a pris la photo et pourquoi a-t-il appuyé, « tiré » à cet instant précis et vertigineux qui lui semblait définitif ? Que veut-il révéler de l'intimité, des habitudes des personnes qui ont consenti à se livrer à lui ? Peut-être l'a-t-il fait à leur insu, à la dérobade, comme un pickpocket qui fait les poches de la réalité et des âmes ? Que cherche-t-il à rendre, la laideur ou la beauté, la singularité ou la banalité d'un geste, d'une attitude, d'une existence ? Cherche-t-il aussi à travestir la réalité, comme le font les photos trafiquées, fabriquées, de l'Histoire officielle ?

Comme on le devine, les questions que se posent ou que suscitent les personnages d'Annick Demouzon sont celles aussi du lecteur qui « entre », avec bonheur, dans ses histoires, ses récits, qui ont pour support, pour cadre la photographie. La photographie à la fois comme mémoire, écriture, mouvement, interrogation, échappée vers l'ailleurs. D'une façon indirecte, par les chemins buissonniers

Si la photo est bonne

de l'écriture, de l'imagination, il est à son tour témoin de leurs failles, de leurs certitudes, de leurs attentes, de leurs espoirs. Il devient, par la force des choses et des destins, l'un de leurs compagnons dans ce voyage, parfois heurté, qu'est la vie avec ses précipices, ses îlots de tranquillité, ses zones d'ombre.

L'une des qualités de ce recueil, c'est la rapidité de l'écriture, le sens du détail et du raccourci, de l'ellipse, qui fait succéder, sur un rythme soutenu, des histoires de famille, d'individus, de groupe.

Annick Demouzon, qui sait parler des saisons, des couleurs et des odeurs, nous offre, ici, des visages, des portraits qui ne sont jamais figés, définitifs. Chaque lecteur peut y apporter, en toute liberté, sa touche. C'est un autre des plaisirs procurés par ce recueil.

Abdelkader DJEMAÏ

CARAMEL ET CHOCOLAT

J'ai toujours aimé le chocolat. Et le caramel.

Imaginez une plaque de marbre glacé – le marbre est toujours froid, dit-on. Et le caramel – ah ! l'odeur du sucre fondu ! –, qui se vautre, se couche, s'allonge et s'étire sur la plaque – languide. Se fige. Une lave à reflets d'or.

Vous sentez l'odeur puissante du chocolat chaud, qui vous barbouille un peu, mais, tout de même, vous met l'eau à la bouche. Bientôt, plus que cette odeur. Vous avez pris votre plus belle spatule, vous en avez vérifié la souplesse et la fermeté...

Mais non ! Pas vous ! Un homme en blanc, dont vous ne voyez que la bedaine de goûteur – « toi, tu goûtes trop, mon pépère », pensez-vous. Il verse le chocolat, lentement – très noir, le chocolat, un peu amer – sur le caramel déjà pris. D'un geste fluide de la spatule, il étale... Beauté indiscutable du geste. Vous admirez sur la surface en miroir, se dessiner et s'inscrire le travail de l'outil.

Vous êtes fascinée.

Dessous... Qu'aurait-il pu y avoir dessous ? Rien. Comme ça, c'est parfait.